Amin Zaoui
La Razzia



Le Serpent
à Plumes

025349682

823

LA RAZZIA

Dh

d000-67178

DL- 20.03.2000 11538

Du même auteur

aux éditions Le Serpent à Plumes

Sommeil du mimosa,
suivi de *Sonate des loups*
romans, 1998
collection Motifs n° 91

La Soumission, roman, 1998

Amin Zaoui

LA RAZZIA

Roman

LE SERPENT A PLUMES

Remerciements à Lassaâd Metoui
pour la calligraphie de la lettre Ha page 118

Illustration de couverture : DR

© 1999 Le Serpent à Plumes

N° ISBN : 2-84261-150-0

LE SERPENT A PLUMES
20, rue des Petits-Champs - 75002 Paris
http://www. serpentaplumes. com

BnF
L&A

Ouvrez mon cœur,
vous trouverez Rabia et Oran,
une femme et une ville.
Amin

1

La léproserie

SOMNAMBULE, je traverse le salon puis la cuisine puis la grande terrasse. D'ici je domine les lumières de cette ville oublieuse :

Pourquoi est-ce que moi et moi seul je pense encore à ce bordel que tout le monde a enterré dans le cimetière de l'oubli.

Il lui arrive – moi aussi cela m'arrive – de ne parler à personne, de rester, comme ça, dans son silence, dans sa grisaille, collé à une chaise en bois marron du lever au coucher du soleil et même une partie de la nuit. Une chose insignifiante, de plus en plus, le pousse à bouder la vie.

Il s'appelle Massaoud, c'est aussi le nom de son père, de son grand-père et de son oncle maternel. Sa mère s'appelle Massaouda.

Ce soir, comme à son habitude, quand il n'y a pas de femme dans son lit, quand son lit ressemble à un tombeau, Massaoud fils de Massaouda s'enterre dans son gros

registre relié en maroquin noir. Cela dure depuis plus de treize ans, il continue à écrire son journal. Dans le désert de la feuille blanche, il se déshabille, se laissant au vent des lettres sauvages.

Et il écrit :

J'ai envie de faire l'amour.

Ce matin-là, devant la porte en fer blindée de cet appartement suspendu, comme à un cordon bleu, au sixième étage, soigneusement emballé dans un papier noir recyclé, un petit paquet bizarre et énigmatique était posé. Après un moment d'hésitation, je le prends et je l'ouvre : un savon de toilette, un linge blanc de linceul, un petit flacon d'un parfum bon marché, dénommé Plum-plum, parfum des morts, et une courte phrase écrite dans un arabe classique, sur une feuille arrachée d'un cahier scolaire : « C'est ta fin, athée. »

Debout, perplexe et agité, je sirote mon café noir dont l'arôme de poivre me réveille les palpitations des narines. J'ai toujours aimé le café dont le goût est à peine piquant. J'ai hérité cette habitude de mon grand-père qui lui aussi s'appelle Massaoud et qui aimait le café jusqu'à la folie. Un état au-dessus de l'ivresse.

Il est mort la tasse à la bouche.

Mon lit est plein. Je le regarde et je me remplis.

En bas, une ville comme oubliée par les cavaliers fati-

gués ou abandonnée par nos ancêtres, les célèbres pirates maritimes, au bord de cette mer qui de plus en plus perd sa couleur et son sel. Dans la rue d'Alsace-Lorraine, rebaptisée dès les premières années de l'indépendance Mohammed Khemisti, sous un soleil aveugle, les cris des passants tristes ou sans traits, les bruits des klaxons des voitures déchaînées, de toutes marques, françaises, japonaises et allemandes, arrivent jusqu'à cet étage où nous habitons, nous quatre, depuis cinq ans. L'ascenseur ne fonctionne pas, cela dure depuis une vingtaine d'années. La niche de l'ascenseur est transformée en studio. Elle est occupée par une femme, son amant et ses trois enfants. J'aime attendre l'heure où cette femme qui, du fond du feu de son orgasme, en pleine nuit hivernale ou estivale, peu importe, lance sans réserve les gémissements d'une louve sauvage. Je l'imagine en train de dévorer son homme à petits coups. Une femme cannibale, elle s'appelle Zafta, ce mot signifie « belle » en oranais !

Je me sens fragmenté. J'essaie de ramasser mes débris, de reconstituer mon puzzle. Quelque chose me pèse sur le cœur, je ne sais quoi, un sentiment de mélancolie ou de stress... Dehors le soleil est perdu dans un ciel bleu ulcéré. Mon corps est métamorphosé en cadavre, je le ressens gros et inerte comme une chose insignifiante qui à son tour ressemble à une grenouille légendaire.

J'étouffe. Au robinet, l'eau est coupée, cela dure depuis cinq jours et six nuits. Une mauvaise odeur de fermentation ou de vomissure parvenant des toilettes sales envahit le salon, la bibliothèque, mon nez et la chambre à coucher.

Je perds l'arôme du café.

J'ai envie de faire l'amour, regarder un film de Hitchcock, prendre un verre de vin, peu importe.

Quand il n'y a pas de femme sauvage, une Zafta, dans mon lit, quand je ne possède pas de feu inclément sous les draps roses changés tous les mardis, je me tourne vers mon journal pour me mettre à nu sur le désert blanc de la feuille, devant les flammes des lettres et la folie des mots.

Crucifiée au salon, avec appétit, la pendule argentée dévore tranquillement et indifféremment les heures, les minutes ainsi que mon cœur ! Cela dure depuis mon dernier voyage à Beyrouth, il y a plus de six ans. J'aime la rue Al-Hamra de Beyrouth, la chanteuse Fairouz et le front de mer aussi.

Profondément, comme ça, je me trouve égaré dans les détails d'une toile du grand peintre Mohammed Khadda, un cadeau de notre mariage, accrochée depuis quatre ans au mur de ce couloir sombre, couvert de bois marron. Depuis quatre ans, peut-être un peu plus, je n'ai jamais eu assez de temps pour la méditer, la contempler et l'admirer. Peu à peu, je découvre sur la toile un verset de couleur triste et crieuse ressemblant à celle de ce ciel suspendu au-dessus de nos têtes. Un ciel, comme moi, sans traits ni racines, plutôt une chose en forme de coupole larmoyante et insignifiante.

Dans une glace, je me cherche : est-ce mon visage qui est poussiéreux et fissuré ou celui du miroir qui me trompe ?

Me voilà au fond d'un précipice sans fin. Une pierre. Me voici, sans chemin, ni odeur ni ombre : combien il est

atroce et brûlant de se trouver, même si cela ne doit durer qu'un petit instant, sans soi-même. Une pierre. Je traîne mon corps vers le balcon, ce poids lourd ou cette masse fatiguée et fatigante me suit, m'obéit. Le destin ou la malédiction.

J'ai envie de faire l'amour, plutôt de méditer sur la poésie du corps nu de ma femme. Il ressemble à un bon verre de vin vieux.

Je lis à ma femme un poème d'Omar Khayyâm :

Faites-moi dans le vin l'ablution dernière ;
Sur mon corps, en buvant, récitez la prière.
Venez donc, chers amis, au jour du jugement,
Au seuil de la taverne, y chercher ma poussière.

En bas, dans la rue, dans leurs cris violents, les passants sont silencieux, soucieux et énigmatiques. Par leurs traits, leurs yeux de renard me donnent froid dans le dos. Sur le trottoir humide, sale et crasseux, une femme perplexe, belle, oubliée dans la grisaille torturante, se recherche dans un vide plein de rien, rien sur rien, de mirages ou de silhouettes creuses et insidieuses.

La chimère !

Je veux lancer un cri, un hurlement, je ne sais ni pourquoi ni pour qui.

J'ai envie de faire l'amour ou plutôt, comme à mon habitude, de tartiner le corps de ma femme avec du miel pur et de le lécher.

Je fume ses yeux, elle est belle comme il se doit, le paradis du vin :

Que je bois du vin, Dieu le savait d'avance.
Si je ne bois jamais, mais alors que sait-il ?

Mais.

Quand le désert sauvage s'installe dans mon lit, j'écris pour ne pas perdre les ailes et la terre sous mes pieds, pour prolonger ma souffrance sucrée, pour ne pas mourir.

La femme sur le trottoir, celle qui traîne le petit garçon morveux de cinq ans, peut-être un peu moins, peut-être un peu plus, ressemble à ma sœur jumelle, Nouba, enlevée il y a trois ans par les barbus. Je ne suis pas sûr de la date de sa disparition. Était-ce le mardi 13 décembre 1994 ou était-ce le 25 novembre 1993 ?

Je suis par contre sûr et certain que Nouba est encore en vie. Mon cœur me dit cela, et mon cœur ne ment pas et ne mentira jamais. Elle se cache, et cela depuis sa mort mensongère et fallacieuse, quelque part chez son amant, Alla, le joueur de luth, dans le quartier d'Al-Marsa, célèbre pour les histoires de ses pêcheurs et revendeurs de haschich venant de Ketama, du Maroc. Et parce qu'elle n'avait pas une belle voix, Nouba rêvait de devenir une chanson, ou une prière dans la bouche des marins et dans celle des amateurs de vins, elle aimait se métamorphoser en conte pour sauver la mille et deuxième nuit de Schéhérazade, face à son bourreau, Schahriyar. Quelle rêveuse !

À la tombée du jour, comme chaque jour, les hirondelles se lamentent devant le balcon.

J'ai envie de faire l'amour. Mon corps me démange, me parle, me crie.

Quand je pense à ma sœur, mes oreilles remémorisent les gémissements de la femme-louve au sommet de son orgasme, dans la niche d'ascenseur de deux mètres carrés.

Plutôt, cette femme chimérique qui, doucement, marche sur ce trottoir pavé, ressemble à ma femme qui n'a pas encore quitté son lit. Sans doute est-elle réveillée, encore allongée dans sa fatigue matinale qu'elle ressent après chaque veillée où nous consommons, tête à tête, quelques verres de vin.

L'hiver a disparu dans la chaleur et les jours deviennent de plus en plus longs. Nous trinquons.

Je débouche une autre bouteille, en guettant la moindre brise d'amour dans ses paroles, en espagnol.

Par une paire d'yeux beaux et fanés, ma femme qui, elle aussi, s'appelle Nouba, me prie d'abandonner cette ville enfiévrée, jetée dans un abîme spiral.

J'enjambe un gouffre vertigineux, sans fond, sans bords et sans fin.

La nuit dernière, après avoir bu d'un seul trait son troisième verre de vin mélangé au café, elle a profondément pleuré. Elle est belle quand elle pleure. Je sais que Nouba trouve son soulagement dans les larmes. Elle dissimule, dans son cœur en perle, la peur bleue d'attraper une tumeur au sein.

Elle a le cœur sur le plancher.

Je lui dis: «La vie n'a pas perdu son sel.» Je l'embrasse.

La chimère !

Nouba est belle, une femme solaire. Les vendredis et les après-midi des lundis, j'aime la contempler en train de se regarder dans un miroir grossissant, posé devant la porte-balcon. Elle a une très belle démarche. En réalité elle ne marche pas, elle danse. Nouba est d'une autre farine. Au début elle n'aimait pas le sexe. Elle considérait tout acte sexuel comme une violation de la femme, un comportement immoral et honteux. Moi aussi je pensais de la même manière.

L'enfant est dans cette femme-plage.

Vingt ans de vie ensemble, et j'ai toujours envie de son miel. Devant son comportement timide, poétique et oriental, son grand amour pour son luth acheté à Damas, toujours bien accordé, bien conservé, **j'ai soif.** L'image des houris me hante.

Je lis dans le diwan d'Omar Khayyâm :

On me dit : « Qu'elle est belle, une houri des cieux ! »
Je dis, moi, que le jus de la treille vaut mieux.
Préfère le présent à ces bonnes promesses :
c'est de loin qu'un tambour paraît mélodieux !

Je suis croyant, mais j'aime boire du vin, regarder des films italiens, lire des romans sur les mers et les tromperies des femmes de politiciens, visiter des galeries de peinture pendant l'hiver. Quant à Nouba, elle préfère lire les grands volumes de la philosophie hindoue, la poésie espagnole. Elle adore la langue de Cervantès et de Garcia Lorca. Une fois par semaine, elle pratique la méditation du yoga. Ma femme n'est pas

croyante. J'apprécie ses délires, ses commentaires profonds, insolents et philosophiques sur la religion. Elle considère le phénomène des houris comme une sorte de prostitution divine.

Aujourd'hui est un vendredi, j'ai mal à la tête, un jour gris, triste et crasseux. Je suis allergique aux jours religieux. Les vendredis. Comme chaque vendredi, le ciel est bas, une pluie de prêches incendiaires s'abat en braises sur les têtes.

Du salon, assis sur ma chaise en bois marron, j'entends une voix fiévreuse venant d'un haut-parleur placé sur la terrasse du plus grand bâtiment du quartier. Cette voix est celle d'un jeune imam pédophile, ancien étudiant de la faculté de médecine. Attiré par les petits corps des enfants, il a interrompu ses cours de gynécologie, voyagé en Arabie Saoudite pour approfondir ses connaissances en théologie. Après un bref séjour en Afghanistan où il a participé à la guerre sainte contre l'armée rouge, il est retourné dans cette ville pour enseigner le livre d'Allah dans une nouvelle école coranique qu'il a créée dans le sous-sol du bâtiment.

... Les siestes et les corps des petits enfants.

2

La langue des oiseaux

PLONGÉE dans son sommeil matinal et mielleux, les lèvres bien moulées, hautement dessinées sur sa petite bouche, Nouba ressemble aux créatures ailées dans les toiles de Matisse ou de Michel-Ange. Je contemple les traits de l'ange. Elle est fatiguée, après une longue nuit de permanence à l'hôpital.

Au seuil de la mort, on plaisantait.

J'aime lui faire l'amour quand elle est fatiguée.

Face à cette vie en feu qui habite ces beaux yeux noirs à la profondeur océanique, je me dis : cette belle femme n'est ni faite, ni créée, pour être médecin. Comme ma sœur Nouba, enlevée il y a trois ans, ma femme, elle aussi, a des penchants pour la musique, la poésie et la danse.

La nuit, comme chaque nuit, les chauves-souris se lamentent sur les bords des fenêtres. Cela me rend triste et nuageux.

Après chaque nuit de permanence à l'hôpital, dans un service où s'entassent des centaines de corps non identifiés: enfants, femmes, jeunes, hommes, civils, militaires, barbus, rasés... et durant toute la semaine qui suit, Nouba ne cesse de délirer. En proie à une puissante hallucination, fumant cigarette sur cigarette, buvant verre sur verre son café Arabica mélangé au vin rosé, ou au brandy, elle restait, comme absente, plantée sur le balcon des heures et des heures.

Nouba n'aime pas l'image du sang. Pendant ses jours de règles, elle est agitée, énervée. Je la vois tenter de sortir de son corps, le quitter, consommant avec abus toute marque de vin et liqueur, laissant errer librement son regard fatigué sur les balcons, les terrasses nouvellement occupées par les vagues de villageois fuyant l'horreur et les massacres, les trottoirs et le ciel voilé d'un nuage gris bleuté. Cette rue d'en bas l'émeut jusqu'aux larmes et la rend souvent fine, transparente et enfantine.

Elle me dit, d'une voix d'oiseau, en me serrant fort dans ses bras: «Je sens que cette ville oublieuse est construite au fond d'un gouffre inclément.»

Souffreteuse et sèche, dans son voyage interne, elle essaie de ramasser les débris de son âme éclatée.

Comme après chaque nuit de permanence au service d'urgence au CHU, traumatisée et tremblante, Nouba passe de longues nuits dans mes bras, ne cessant de me demander de lui refaire l'amour, me suppliant d'être vio-